

vieilles prononce, car, secrètement et sans espoir, il avait aimé Nahouâ.

Schiba était un psyllé, c'est-à-dire un charmeur de serpents, versé dans les sciences médicales et occultes, dont Nahouâ avait sauvé la vie et qu'elle avait pris ensuite à son service.

Aussi n'avait-il consenti à suivre Baxio dans sa poursuite qu'après lui avoir fait solennellement promettre qu'il pardonnerait à Nahouâ.

Persuadés que les fugitifs avaient pris la route de Calcutta, ce fut d'abord dans cette ville qu'ils se rendirent. Mais, malgré la promptitude qu'ils avaient mise à quitter Seringapatam et à franchir la distance qui les séparait de la capitale du Bengale, lorsqu'ils y arrivèrent, ils apprirent que le major, après avoir donné sa démission au gouverneur général, était parti la veille avec Nahouâ pour l'Angleterre.

Huit jours après, Baxio et Schiba s'embarquaient pour l'Europe. Arrivés à Londres, ils perdirent la trace de sir Edgard et le cherchèrent vainement. Alors, pendant dix ans entiers, ils se mirent à parcourir toute la Grande-Bretagne sans que rien pût les décourager, mais sans que rien aussi leur fit prévoir de quel côté ceux qu'ils cherchaient avec tant d'acharnement avaient dirigé leurs pas.

Ils finirent par apprendre, quelques années auparavant, le major, ayant réalisé toute sa fortune, avait quitté l'Angleterre, et que, depuis cette époque, il n'y avait pas reparu. Ils visitèrent successivement, alors, la France, la Suisse, l'Italie, l'Autriche, l'Espagne et la Belgique, mais en vain. Les années s'écoulaient, et ni Baxio, ni Schiba ne perdirent courage. Ils s'étaient jurés de tuer le major avant de mourir et ils ne vivaient plus que dans ce but.

Au bout de vingt-cinq ans, lassés par l'inutilité de leurs recherches, ils regagnèrent Calcutta. Baxio y acheta un palais, le fit somptueusement meubler et s'y renferma, sombre et solitaire, comme un tigre blessé. Bien des années s'écoulaient encore, pendant lesquelles ni l'ancien chef, ni Schiba ne s'endormirent un seul jour sans avoir demandé à Brahma de leur faire retrouver leur ennemi.

Malgré tous les obstacles dont ils reconnurent l'invincibilité, leur foi dans l'accomplissement de leur vengeance était si grande qu'ils conservaient encore l'espoir de pouvoir bientôt l'assouvir.

Un matin Schiba entra haletant chez son maître. Ce qu'il voulait si ardemment découvrir depuis près d'un demi-siècle, le hasard le lui avait appris de la façon la plus singulière. Il avait rencontré sur le port un ancien capitaine de navire anglais avec qui il avait causé longuement. Ils avaient, après bien d'autres choses, parlé du siège de Seringapatam, et, après quelques mots, l'Indien avait appris que l'homme avec qui il conversait commandait le navire sur lequel sir Sampton et Nahouâ s'étaient embarqués pour l'Europe. Les souvenirs du marin étaient d'une exactitude parfaite. Sir Sampton avait du reste voyagé sous son nom, et quant à Nahouâ, sa beauté avait tellement frappé le capitaine, qu'il décrivit exactement les traits de l'Indienne à Schiba.

— Cette femme était bien belle, dit-il en finissant, et le major l'adorait. Je suis certain que s'ils vivent encore ils doivent être les êtres qui ont goûté ici-bas le plus complet bonheur.

— Et qui vous fait croire cela ?

— La constance de leur amour. Cinq ans après leur traversée à bord de mon navire, je les ai revus.

— Oh ! non pas, à l'autre bout du monde, au Brésil, près de Fernambouc, qu'ils habitent.

Schiba n'en demanda pas davantage. Cette fois, il connaissait la retraite de son ennemi. Il fit part à Baxio de sa découverte, et aussitôt ils résolurent de s'embarquer immédiatement pour Rio. Les renseignements donnés par le capitaine étaient d'une parfaite exactitude. Après un séjour de deux ans en Angleterre, sir Sampton qui goûtait le plus parfait bonheur auprès de Nahouâ, avait vu la santé de celle-ci s'altérer. Un médecin célèbre, consulté par lui, avait déclaré que le climat de l'Angleterre tuerait la jeune Indienne. Sir Sampton songea à l'Italie, mais l'homme de l'art lui fit craindre que ce pays ne fût pas encore assez chaud pour la belle Mysocienne, et, sans hésiter, le major était parti pour le Brésil, où il avait acheté une grande plantation. L'exil ne l'effrayait pas, sa patrie, son bonheur c'était Nahouâ.

Lorsque Baxio et Schiba débarquèrent à Rio, ils découvrirent sans difficulté la retraite de Sir Edgard. Ils partirent aussitôt pour Fernambouc et arrivèrent à la plantation du major. Tout y était fermé. Ils demandèrent sir Sampton à un noir, et celui-ci leur répondit :

— Il est mort.

— C'est impossible ! s'écria Baxio avec un cri de rage.

— Mort ! répéta Schiba atterré.

— Oui, mort depuis huit jours.

— Et sa femme ?

— Morte depuis un mois.

— Où sont leurs tombes ?

— Je vais vous y conduire.

Une heure après, le noir montra aux Indiens un mausolée somptueux, sur lequel ils lurent le nom de sir Sampton et celui de Nahouâ. Alors toute l'énergie de Baxio l'abandonna. Schiba dut le soutenir. Néanmoins ils restèrent devant cette tombe jusque bien avant dans la nuit, sans pouvoir s'arracher de ce lieu qui leur dérobait à jamais l'unique espoir de leur vie ; la possibilité d'assouvir leur haine. L'orage et la pluie torrentielle les firent enfin songer au retour. Pendant toute la nuit, la foudre illuminant le ciel, éclaira seule leurs graves figures consternées. Sans échanger une parole, ils songeaient tous deux.

— N'avoir pu se venger ! murmurait de temps en temps Baxio avec un accent indescriptible.

Le calme se rétablit dans la nature. Schiba se pencha à la portière pour rafraîchir son front brûlant aux fraîches haleines de la terre humide. Il y resta longtemps, la tête nue, suivant d'un œil distrait les arbres, qui semblaient marcher devant lui, et il traversait un ravin, lorsque le plus étrange spectacle vint frapper ses yeux.

À côté du cadavre d'un jaguar, une jeune fille, dont le bras droit avait été broyé par les dents de la bête féroce, se trouvait attachée solidement à un arbre. Le Khan-saman descendit de cheval. La jeune fille n'était point morte, mais elle était évanouie.

L'Indien tira son couteau et coupa les liens qui tenaient captive, cette victime, puis, l'ayant prise dans ses bras, il la transporta sur un brancard. La blessure de la jeune Brésilienne était horrible, mais Schiba vit qu'en lui faisant amputer le bras broyé au-dessous du coude il pourrait la sauver. Baxio approuva son projet.

Lorsque la blessée revint à elle, elle était couchée dans un lit moelleux d'un des principaux hôtels de Fernambouc, où elle avait été transportée pendant son évanouissement. L'amputation avait été faite. Lorsqu'elle